Préface

Autor(en): **Schlechten, Marguerite**

Objekttyp: **Preface**

Zeitschrift: **Ethnologica Helvetica**

Band (Jahr): **11 (1987)**

PDF erstellt am: **27.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Préface

Comment l'ethnologue peut-il/elle transmettre à un public des paroles prononcées aux antipodes de son pays, en langues étrangères et dans des contextes totalement inconnus? Traiter de ce «glissement de l'oral à l'écrit» dans le cadre de la pratique ethnologique est l'objectif de cette publication.

Au cours de cette transmission, l'écriture se voit offrir une occasion supplémentaire d'étendre sa sphère à des domaines qui devraient apparemment lui échapper. Dans le premier article de ce volume, Marc-Olivier Gonseth attire l'attention sur le fait que l'ethnologue, porte-paroles et porte-plumes, textualise le réel et court le risque d'abstraire d'emblée de son champ d'observation des dimensions relevant d'une autre logique que celle de l'écriture. Certains auteurs tentent actuellement de tempérer l'impérialisme en question, par l'analyse de l'évolution de la discipline et de la rhétorique ethnographique.

L'article de Marc-Olivier Gonseth évoque les recherches récentes portant sur la textualisation de la production ethnologique: elles cernent mieux que par le passé le rôle de «celui qui parle», de «celui qui est parlé» et de «ce qui est tu» et distingue différents genres du discours. Par la prise en compte des facteurs agissant sur la situation de la parole et sur le travail d'écriture, elles permettent de reproduire plus fidèlement de la «réalité» des choses. Une bibliographie très complète regroupe enfin un grand nombre de chercheurs de notre discipline ayant intégré les thèmes de l'épistémologie, de l'herméneutique et de la réflexivité à leurs travaux.

«Ces quinze dernières années ont vu les vitrines des libraires se transformer en véritables galeries de portraits». Même les «anonymes», les femmes de chambre, les malfaiteurs, publient le récit de leur vie, pratique autrefois réservée aux classes dominantes. Nadja Maillard s'est attachée à décrire et analyser les processus de production et de consommation d'un genre spécifique: «la vie» mise par écrit. Ce bien culturel atteint l'apogée de son succès à l'ère de l'effacement progressif des grands systèmes idéologiques et l'émergence des perspectives régionaliste et individualistes qui remplacent les interprétations globales de la réalité et de l'histoire.

«C'est fort comme la vie, ça a la couleur de la vie, mais ce n'est pas la vie». Le titre de l'article de Nadja Maillard souligne toute l'ambiguïté, de ce genre littéraire couramment utilisé par les sciences sociales. Le récit de vie transmet une sélection d'événements, une reconstitution élaborée, même s'il vise à restituer fidèlement le réel. Le récit de vie de l'ethnologue, «moyen d'archiver les cultures en voie de disparition», échappe-t-il à cette ambiguïté?

La fonction primaire de la communication écrite est-elle vraiment de faciliter l'asservissement, comme l'a écrit C. Lévi-Strauss? L'ethnologie

s'intéresse surtout à ce qui n'est pas écrit, à l'oralité, à l'espace de l'autre, qu'elle veut transcrire. Fabrizio Sabelli a le sentiment que l'ethnologue accepte tout simplement la division du monde en deux blocs: l'oral et l'écrit. Le monde oral se laisserait explorer par le monde écrit et signifier par lui. L'auteur se méfie en tout cas du «sociocentrisme scriptural» occidental. Il réaffirme avec force, qu'il n'existe pas de société sans écriture, sans histoire et que toute société est à la fois orale et scripturaire. Seuls les signes empoyés pour exprimer les idées et les savoirs sont différents.

En fait, pour Fabrizio Sabelli, l'oralité et l'écriture sont deux logiques en compétition pour une même réalité. Les deux cherchent à décoder la parole, qui est au début de tout. L'interprétation de la parole mythique des pays lointains ne peut pas être séparée d'une réflexion au sujet de la circulation de la parole mythique de la société moderne, qui n'est finalement pas si différente de celle de la société «archaïque». Cette démarche devrait permettre de supprimer la scission entre un monde rationel (occidental) et un monde irrationnel (tiers monde).

Après cette introduction théorique, plusieurs études de cas illustrant le glissement de l'oral à écrit entraînent les lecteurs du carnaval de Naters, en Valais, jusqu'en Nouvelle Guinée, après plusieurs escales africaines (Niger, Bénin, Tanzanie, La Réunion).

L'article de Suzanne Chappaz-Wirthner analyse les textes qui provoquent le rire carnavalesque en Valais. Bien que chantés, les textes de critique sociale circulent imprimés en livrets. Interférence constante entre l'oral et l'écrit, ces textes s'inscrivent parfaitement dans la notion moderne d'ethnotexte.

Cette «parole» du carnaval révèle une image de la collectivité de Naters aux luttes politiques, aux changements économiques rapides et aux soubresauts de la vie associative. De préférence elle souligne tous les événements ou les actes qui marquent une distance des normes en vigueur. Elle dénonce l'individualisme, et Suzanne Chappaz-Wirthner y voit une occasion de réaffirmer la sociabilité et l'identité de cette collectivité villageoise.

Pour François Borel, la «parole» est devenue chant des hommes touaregs de la zone des Iullemmeden de l'est et de la zone des kel Fadey au Niger. Il a classé ces chants en genres: les poèmes épiques, les chants d'amour et les chants-de-tendey. Il en précise la forme, le style de leur exécutant et surtout la catégorie sociale traditionnelle à laquelle ce dernier appartient, ainsi que les circonstances dans lesquelles se déroule l'événement.

Il est encore possible, comme le fait François Borel, de distinguer des répertoires de «classe» selon la position sociale occupée par l'interprète. Mais cette différence de répertoire entre suzerains et captifs s'efface avec la disparition des couches sociales. Et si les femmes n'ont pas accès au répertoire historique «personnel», elles ont du moins la liberté d'improviser et de créer, gage de la préservation des genres.

Claude Savary, partant de sa recherche chez les Fõ de l'ancien royaume du Daxomẽ (Bénin) démontre que les sociétés traditionnelles africaines n'étaient pas, comme on l'a souvent affirmé, des sociétés sans écriture. De telles affirmations s'appuyaient sur l'a priori que seules les écritures semblables à la nôtre, dotées d'un système graphique à valeur phonétique, pouvaient être considérées comme telles. «De tous temps les peules africains ont connu d'autres types d'écriture qui leur ont permis de fixer leurs connaissances, leur histoire, leurs croyances et ceci de manière tangible et selon un mode de représentation originale qui n'était pas moins codifiée».

Les Fõ, par exemple, ont confié à un groupe social distinct la «parole institutionnalisée» qui se distingue du discours individuel et quotidien et qui fait office de mémoire collective. Claude Savary a réuni dans cet article les trois principaux genres de conservation de l'histoire du Daxomẽ.

C'est au cours de l'été 1983 que Rupert Moser a enregistré les récits historiques des Mwera en Tanzanie. La transmission orale de l'histoire de ce peuple d'environ 180 000 individus, agriculteurs matrilinéaires et matrilocaux, permet de remonter jusqu'au IXe siècle de notre ère. Il devient évident, à travers ce récit, que l'image très statique des Mwera, que tout le monde croyait être sédentaires depuis fort longtemps, est erronnée.

La transmission orale de leur histoire permet de reconstituer leurs migrations en Afrique orientale. Rupert Moser portera particulièrement son attention sur le maintien du canal de cette transmission orale. Traditionnellement elle se faisait par l'initiation du beau-fils par son beau-père, qui l'accueillait dans le groupe matrilocal. Par les réformes récentes cette matrilocalité est de plus en plus menacée et remise en question.

Jean-Luc Alber et Michel Carayol ont repris un de leurs enregistrements de données lexicographiques et ethnographiques à la Réunion en 1976, pour leur appliquer une nouvelle grille liée à l'interprétation d'une situation d'enquête. Il devient dès lors évident que cette situation est un cadre particulier d'échange interactionnel qui influence la nature des données produites.

Toute enquête est le produit commun d'interlocuteurs qu'influence le destinataire du discours, même si celui-ci est absent. Jean-Luc Alber et Michel Carayol, reprenant l'enregistrement de la discussion, démontrent combien une enquête est «le lieu d'une double énonciation», par sa nature même et par les intentions et motifs rarement explicites.

A la lecture des travaux de deux linguistes, Luise F. Pusch et Senta Trömel, Florence Weiss a pris conscience du fait que dans notre société, les femmes sont opprimées par la parole. Se sentant interpelée en tant que femme et en tant que membre de cette société occidentale, elle s'est d'abord efforcée d'analyser son propre conditionnement social et culturel, afin d'être plus à même de juger ensuite celui de femmes d'une autre culture.

Florence Weiss a choisi la culture des Iatmul dans le nord-est de Papouasie (Nouvelle Guinée) pour y analyser les rapports entre les sexes et la parole. Elle y a exploré le contenu des discussions, le style d'expression qui varie entre hommes et femmes. A chaque étape, elle a souligné combien nos catégories de pensée ne correspondent pas à celles des habitants de cette région du lac Sepik.

En psychoanalyse, le terme «oralité» désigne le caractère propre au stade oral du développement de la libido. En psychiatrie, il signifie la tendance à porter à la bouche, à lécher, à tenter de manger toutes sortes d'objets. C'est le champ sémantique que s'est proposé d'explorer Danielle Bazzi. Les évocations des travaux de Freud surgissent immédiatement à la mémoire dans un tel contexte.

Chez les Bahluli, un lignage de la Perse orientale, un rite, le «dendun roġan», consiste pour la mère de préparer une bouillie pour son enfant dont la première dent vient de percer. La déception de Banielle Bazzi lorsqu'elle fut invitée à goûter cette bouillie fut si intense qu'elle l'amena à approfondir sa réflexion sur la pratique d'enquête à partir d'une impression physique et de la réaction psychique qu'elle déclencha.

Marguerite Schlechten